

RETOUR À ROISSY

MARIE-HÉLÈNE BACQUÉ

RETOUR À ROISSY

Un voyage sur le RER B

Photographies d'André Mérian

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Remerciements

Ce récit n'existerait pas sans les nombreuses rencontres dont il est nourri. Nous remercions chaleureusement tous ceux qui nous ont accueillis et ont pris le temps de l'échange. Merci aussi à Emmanuel Bellanger, Julie Châteauvert, Sonia Chebbi, Sylvie Fol, Martin Lamotte, Patrice Lutier, Bénédicte Madelin, Yves Sintomer pour leur relecture attentive et leurs encouragements, à Claire Aragau, Éric Charmes, Arlette Hérat et Carlos Semedo pour leurs conseils dans la préparation du voyage, et à Hugues Jallon qui, dès le début, a soutenu ce projet.

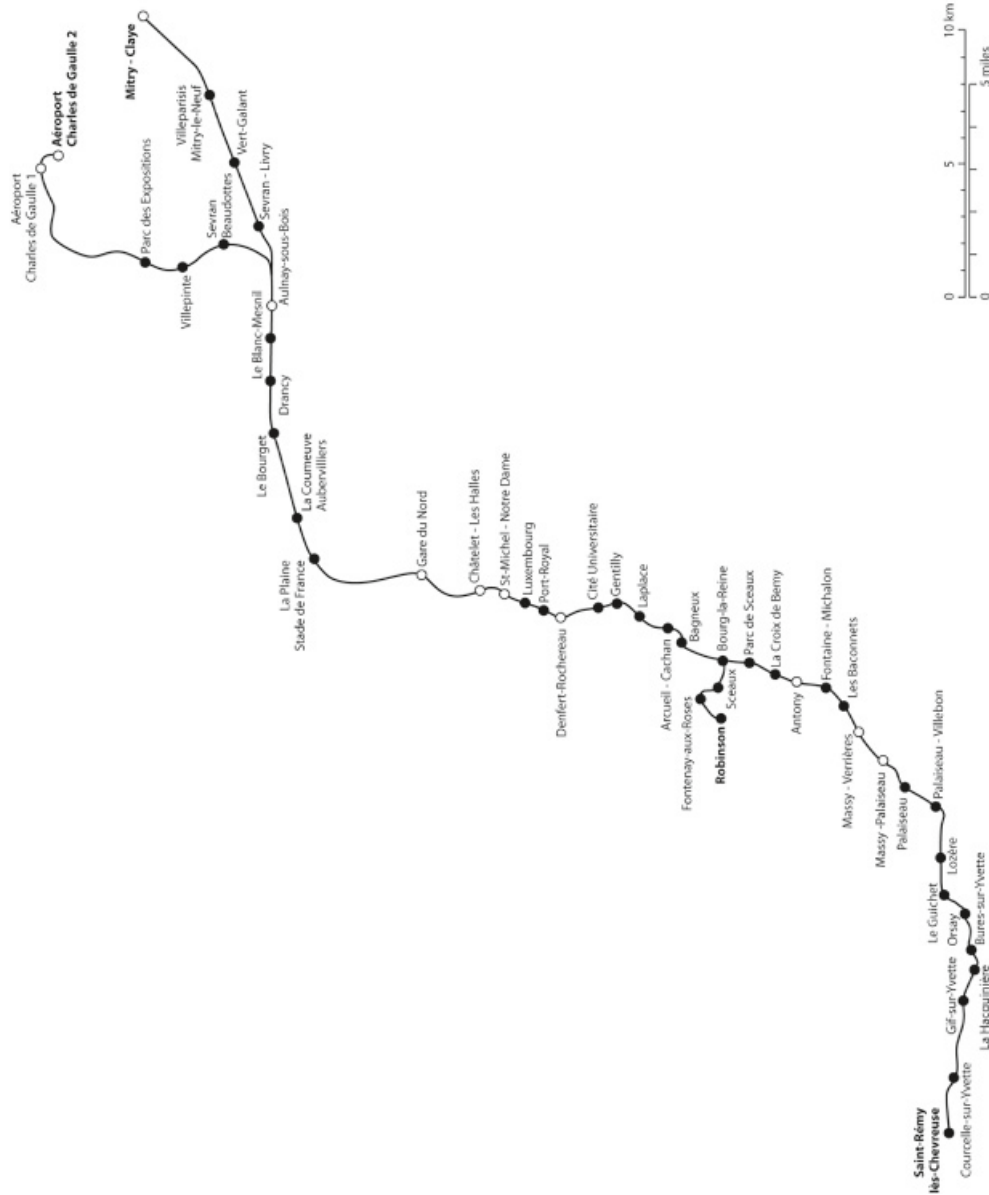
ISBN 978-2-02-141895-8

© Éditions du Seuil, avril 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Amaïa
Pour Mila



Introduction

En mai 1989, au printemps du Bicentenaire de la Révolution française, François Maspero et Anaïk Frantz parcouraient la banlieue parisienne en suivant la ligne B du RER. Leur projet consistait, depuis Roissy, à s'arrêter à chaque station de la ligne, en sautant celles de Paris : « Une balade le nez en l'air [...], un voyage pour leur agrément et pour leur instruction. » De ce voyage est né un récit écrit par François Maspero avec des photographies d'Anaïk Frantz, publié au Seuil en septembre 1990. La période était à un intérêt pour la banlieue. La mission Banlieue 89 lançait de grands projets, grands au moins dans le discours. Ce que l'on a appelé ensuite la « politique de la ville », c'est-à-dire la politique des quartiers dits « défavorisés » ou « en difficulté », commençait à prendre forme. Pour autant, ces territoires étaient encore largement méconnus et ce récit a alors contribué à en faire découvrir les richesses et les contradictions.

Refaire le voyage des *Passagers du Roissy-Express*, je ne sais plus exactement comment est née cette idée ni quand j'ai commencé à la prendre au sérieux. J'ai alors cherché dans ma bibliothèque mais je n'ai pas retrouvé la première édition que l'on m'avait offerte à sa publication, et j'en ai beaucoup voulu à l'emprunteur indélicat. Je me suis rabattue sur l'édition de poche dont les reproductions photographiques sont de mauvaise qualité, mais qui m'a permis de découvrir la postface écrite trois ans après, que je ne connaissais pas. François Maspero s'interrogeait alors : « Écrirais-je aujourd'hui le même livre ? Ou plutôt : saurais-je

encore, simplement, l'écrire ? » Avec une grande lucidité, il entrevoyait les lignes de changement qui transformaient déjà paysages et sociétés locales : les grands projets de rénovation, les nouveaux pôles de développement, mais aussi la crise économique et ses laissés-pour-compte, les tensions raciales, le désespoir de la jeunesse. Mais il concluait : « Je continue de penser que c'est là, et pas ailleurs, que se passe, que se joue la vie de mon pays. Que c'est là que se trouvent ses forces vives. Son avenir. Je suis seulement plus pessimiste sur cet avenir qu'il y a quatre ans. J'espère de tout mon cœur que j'ai tort. »

Saurai-je à mon tour faire et écrire ce voyage presque trente ans après pour reprendre le fil de la réflexion laissée en suspens par mon prédécesseur ? Quand ce projet a germé, les doutes n'ont pas tardé à surgir. En 1989, la France fêtait sa Révolution et commençait à s'inquiéter de ses banlieues. En 2017, alors qu'après quarante années de « politique de la ville » les inégalités explosent et que les discours sur les « territoires perdus de la République », l'« islamisation à visage découvert » et les « zones de non-droit » s'imposent comme « parler-vrai », la petite couronne et une partie de la grande s'apprêtent à rejoindre la métropole du Grand Paris, avec sa nouvelle organisation administrative, l'extension de son réseau de transport et son plan d'aménagement pharaonique. Capitale mondiale du tourisme, Paris se destine à accueillir les Jeux olympiques de 2024 et prévoit d'en installer les principaux équipements en Seine-Saint-Denis. Une autre révolution se prépare, diraient ceux qui bradent les mots. Les interrogations ne manquent certes pas sur ces projets et leurs effets. Mais n'est-il pas bien présomptueux de prétendre m'inscrire dans les traces de François Maspero, figure intellectuelle emblématique ?

Pourtant l'idée m'a poursuivie. Comme François Maspero, j'ai interrogé mes amis, amis parisiens, amis de banlieue, intellectuels et militants qui très souvent connaissaient son livre. Ils ont été enthousiastes et les questions et les suggestions n'ont pas manqué. « Mais tu vas faire le même trajet ? » « Pourquoi ne commences-tu pas par le sud pour changer le regard ? » « Tu pourrais rentrer chez toi le soir, qu'est-ce que cela change ? » « Tu ne reviendras même

pas les week-ends?» «Que veux-tu montrer?» À mon prédécesseur, on avait aussi demandé ce qu'il avait derrière la tête. Il est temps d'aller voir la «vraie vie» au-delà du périphérique et d'un Paris embourgeoisé qui se vide, d'aller voir le «tout autour» avait-il répondu. Depuis, Paris n'a cessé de s'embourgeoiser pour devenir un cocon confortable et pasteurisé pour touristes et privilégiés. Aller habiter «au-delà du périph» est vécu comme un exil, voire un déclassement pour les Parisiens, dont les images de la banlieue sont toujours aussi grises et indifférenciées, mais surtout de plus en plus inquiétantes. Littérature et journalisme y auscultent régulièrement la montée de la violence, du trafic de drogue, de l'islamisme, de l'oppression des femmes.

Il était donc temps d'y aller voir à nouveau, sans cadre d'enquête imposé, sans œillères, sans arrière-pensées, mais avec mes questions, mes énervements, mes attachements, mes souvenirs. Car ce territoire, je le connais, tout au moins partiellement. J'y ai vécu pendant plus de quinze ans, j'y ai travaillé comme urbaniste, je l'ai étudié comme sociologue, je m'y suis engagée comme militante auprès d'associations et de collectifs d'habitants. En 2013, j'y ai rencontré de nombreux acteurs associatifs avec Mohamed Mechmache, alors que le ministre de la Ville nous avait demandé d'élaborer un rapport sur la participation dans la politique de la ville. Mais c'est une connaissance à la fois globale, englobante et par points, par fragments, par *morceaux choisis* aurait dit François Maspéro, et qui exclut quasiment toute la partie sud.

Il m'a fallu plus d'un an pour me décider au voyage qui, peu à peu, s'est aussi imposé comme une nécessité personnelle : faire le point, décaler le regard, revenir sur mes pas et suivre ceux des autres. J'ai eu vent de plusieurs projets de revisite des *Passagers du Roissy-Express*, lectures publiques, reportages et expositions qui m'ont d'abord découragée. Si d'autres voulaient refaire ce voyage, qu'apporterait le mien? N'étaient-ils-elles pas plus légitimes? Mais finalement ces initiatives ont ouvert mon espace de liberté. Mon voyage, qui deviendrait vite notre voyage, serait une variation parmi d'autres, à la croisée de deux regards singuliers, celui d'une universitaire qui ne veut pas cette fois écrire un livre de sociologie,

et celui d'un photographe, André Mérian. Un « photographe auto-didacte », comme il se présente, qui a grandi en Bretagne avant d'émigrer à Marseille pour suivre sa fille. J'avais aimé ses photos dont m'avait parlé une amie marseillaise, en particulier celles de son périple dans les centres commerciaux aux États-Unis et celles prises sur les traces des réfugiés de Calais, autour du camp. Nous nous sommes rencontrés un vendredi de janvier à Toulon dans un bar déserté face à la mer, et nous y avons passé l'après-midi. Il ne connaissait pas la banlieue parisienne, il en était curieux ; cela m'a plu. Il avait bien sûr des images dans la tête, qui s'exprimeront au fil du trajet. Je lui ai demandé de me les décrire avant le départ : autoroutes, échangeurs, tours... il n'était pas très disert. Au moment de partir, c'est à peu près tout ce que je savais de lui.

Je suis arrivée en région parisienne de mon Pays basque natal après trois années toulousaines, il y a presque quarante ans, et j'y suis presque arrivée par la banlieue. Paris était déjà trop cher pour une étudiante et, après avoir failli brûler vive dans un studio de 8 mètres carrés à Belleville en essayant de me réchauffer avec un petit appareil électrique, j'ai rapidement trouvé un appartement à partager à Aubervilliers, où la ligne de métro n'arrivait pas encore. Je pensais ne rester que quelques années dans cette région parisienne à la fois fascinante pour une jeune provinciale dans les années 1980 et tellement rude que je m'étais promis de retourner dans « mon » Sud. Mais j'y suis encore et j'habite aujourd'hui dans la capitale, en conservant mes racines provinciales comme beaucoup de Parisiens, mais aussi des attaches de l'autre côté de l'Atlantique, qui me ramènent souvent à Roissy.

Avec André, nous nous sommes mis d'accord : ce sera un voyage dans l'espace et dans le temps ; un voyage dans la banlieue de ce début du XXI^e siècle, banlieue saturée d'images mais aussi pleine de vides et d'inconnus. Nous suivrons le rythme de nos prédécesseurs : une station par jour, la recherche quotidienne d'un endroit où dormir, des notes de voyage ; pour moi, le plaisir de rendre visite à des amis rencontrés à différentes époques et de les présenter. Quarante gares hors Paris, cinq départements. Ce ne sera pas le voyage de François et Anaïk, mais une trace qui jouera avec

la première, en ouvrant des prolongements, en superposant des continuités, en observant des transformations. Il s'agira d'écouter, de regarder, de rencontrer. Je me permets de parler de François et d'Anaïk, comme si je les connaissais bien, car, dans son récit, l'auteur Maspero ne parle jamais de lui à la première personne, mais de François et d'Anaïk. André qui travaille toujours en couleur, fera pour l'occasion du noir et blanc, en argentique, parce que le livre sera en noir et blanc et le passage de la couleur au noir et blanc n'est pas satisfaisant, m'a-t-il expliqué. Il a aussi l'habitude de faire des repérages, de longs temps de pause. Cette fois, ce ne sera pas possible : nous ne reviendrons pas sur nos pas.

François avait cherché mais n'avait pas trouvé de guides de voyage de la banlieue parisienne, ou alors ils s'étaient révélés décevants, donnant une vision morcelée de ce territoire, réduite à une juxtaposition de lieux. Il avait alors commandé les ouvrages d'histoire que publient la plupart des villes, souvent écrits par des érudits ou des associations locales, et retrouvé des guides anciens datant de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e. Nous n'avons pas non plus trouvé de guides satisfaisants. Si les offices de tourisme municipaux ou départementaux s'attachent de plus en plus à valoriser un patrimoine méconnu – architecture industrielle, habitat social, lieux de culte –, ils continuent cependant à produire des images de points rarement reliés entre eux. Mais les balades en banlieue commencent à se multiplier ; des associations organisent des randonnées urbaines. Les marches en ville sont à la mode et la mémoire de ces territoires en transformation est devenue un enjeu économique et social. Et puis, surtout, il y a Internet et son trop-plein d'informations. Pour ma part, je partirai comme je le fais souvent, au grand dam des gens qui m'accompagnent, sans vraie préparation, à la fois par paresse, par désorganisation et pour le plaisir de me perdre, et j'attendrai le moment de l'écriture pour passer quelques journées de tranquillité à la Bibliothèque nationale, à l'abri des injonctions bureaucratiques universitaires, et me plonger à mon tour dans les livres.

J'ai acheté une carte de la région parisienne, la carte IGN de Paris et ses environs au 1/80 000, beaucoup trop imprécise, qui

donne cependant une vision d'ensemble du parcours et de l'enchevêtrement des territoires communaux, et une carte détaillée de la banlieue nord au 1/15 000 qui nous permettra de trouver notre chemin. Impossible d'en trouver une de la banlieue sud à la même échelle ; elles sont, me dit-on, épuisées, et pourquoi aller chercher des cartes quand on peut si facilement trouver son chemin sur un smartphone ? Mais j'aime les cartes comme j'aime les livres ; on peut les manipuler, les user. Il me semble que leur matérialité permet d'entrevoir celle des territoires, un héritage peut-être de mes études en architecture. Elles sont d'ailleurs revenues bien fatiguées de ce séjour dans mon sac, d'avoir été cent fois ouvertes et repliées, témoignage de nos errances.

Pour autant, ce sera un voyage du début du XXI^e siècle, avec sa technologie, un voyage avec un smartphone qui permet de trouver son chemin grâce au GPS, de repérer un trajet de bus, de réserver un hôtel et de ne pas errer comme nos prédécesseurs en quête d'un lieu où dormir, de prendre des rendez-vous, d'enregistrer des conversations si l'occasion se présente.

Nous partons en mai où les journées s'allongent et se réchauffent. Nous partons entre les élections présidentielle et législatives, non pour faire un voyage politique, mais parce que l'avenir politique se joue aussi dans les banlieues. Et après plusieurs arrangements entre nos agendas respectifs, sans l'avoir vraiment prémédité, nous partons finalement exactement à la même date que François et Anaïk, c'est-à-dire un mardi 16 mai.

I

Aéroport, cuisine
et dépendances

Du côté du Val-d'Oise

Le Thillay, les coulisses de l'aéroport. – Roissy-en-France, village global. – Goussainville à travers champs. – Et enfin, il n'y eut plus d'agriculture du tout...

Mardi 16 mai – Petit matin de printemps frais et ensoleillé, parfait pour se mettre en route vers le connu inconnu. Gestes de départ : je mets mon téléphone portable sur silencieux et, sur ma boîte e-mail, j'installe le message automatique que j'utilise quand je pars sur des terrains lointains : *je serai absente jusqu'au 15 juin et avec un accès internet limité*. Je n'ai dit qu'à quelques collègues où j'allais. Quand j'ai rempli l'ordre de mission qui justifie mon absence de l'université, la dame de l'administration m'a regardée bizarrement : un ordre de mission pour un mois de Roissy à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, c'est sans doute la première fois qu'elle voyait cela.

Après de nombreuses tergiversations ont trouvé place dans mon sac à dos un pantalon, un tee-shirt et des sous-vêtements de rechange, une paire de chaussures légères pour reposer mes pieds, un pull, une trousse de toilette réduite au minimum, mon ordinateur portable et ses fils d'alimentation, un petit enregistreur, trois carnets (un rouge, un bleu, un vert – fétichisme de la sociologue), un roman qui a été difficile à choisir, *Les Passagers du Roissy-Express*, deux cartes et mon téléphone portable. J'ai abandonné à regret mes affaires de piscine – pas de place, et je n'aurai sans doute pas le temps, quoique faire une visite de la banlieue par ses piscines, cela

pourrait être amusant. J'ai aux pieds de grosses baskets de marche, André aussi : avec nos cheveux blancs, presque un look de routards attardés. Dans son sac, les pellicules pèsent lourd. C'est le prix de l'argentique. Je ne saurai rien de ses photos, et lui non plus, avant le retour et il gardera une inquiétude sur le résultat jusqu'au tirage des planches-contacts.

Angoisse et excitation du départ. Ce voyage, est-ce vraiment une bonne idée ? L'expérience sera riche, c'est sûr, mais serai-je capable de la restituer ? Et est-ce que cela va marcher avec André ? François a écrit qu'il n'aurait pas pu faire ce voyage avec quelqu'un d'autre qu'Anaïk, parce qu'ils se connaissaient bien, et depuis longtemps. J'ai fait exactement l'inverse : je pars avec quelqu'un dont je ne connais que les photos.

À Châtelet, nous attendons sous les écrans vidéo sur lesquels défilent trains et voyageurs. Personne ne les regarde, ils sont là comme un gros œil au-dessus de nous et André y voit déjà une image. Les haut-parleurs annoncent 47 minutes d'attente pour la prochaine rame jusqu'à Roissy en raison d'un problème de signalisation Gare du Nord. L'annonce est accueillie sur le quai avec fatalisme et sans surprise. Mais moins de cinq minutes plus tard, voici une rame de RER à peine à moitié pleine, un omnibus qui s'arrête à toutes les stations de la ligne. L'heure de pointe est déjà passée. Nous montons au milieu de voyageurs chargés de lourdes valises, de banlieusards ou de travailleurs qui s'égrènent dans les stations de la banlieue nord, mélange hétéroclite de langues et de vêtements : boubous colorés, robes africaines, foulards, costumes gris deux pièces, jeans et baskets. Des passagers absorbés par leurs téléphones portables d'où s'échappent quelques bribes de conversation. Croiser un regard, c'est toute une entreprise à laquelle j'aime bien m'essayer ; on ne sait jamais, de temps en temps on récolte un sourire... ou un visage furieux de cette intrusion.

Les stations défilent. Ce parcours, je le connais bien : La Plaine-Stade de France, La Courneuve-Aubervilliers, Le Bourget, Drancy, Le Blanc-Mesnil... Aéroport Charles-de-Gaulle. Je l'ai fait des dizaines de fois, le plus souvent sans le regarder, toute centrée sur le vol vers un pays lointain qui m'attendait au bout de la ligne. Cette

fois, je scrute le paysage à travers les vitres sales, j'essaie d'imaginer ce qui se passe, au-delà de la bande des deux côtés des voies, dans les petites maisons de meulière, les cités d'habitat social, les centres commerciaux qui s'enchaînent. André remarque la barre des 4000 à La Courneuve, à moitié démolie. «On ira? Tu crois que c'est possible de la prendre en photo?» La tour Essor qui domine le paysage de la porte de Pantin s'éloigne mais reste un signal au loin. Premières notes consignées proprement sur mon petit carnet bleu auxquelles succéderont vite des hiéroglyphes indéchiffrables.

*

Parc des expositions, le RER s'arrête et ne repart pas; une voix nous demande de descendre et de prendre une correspondance quai 1, pour la station Charles-de-Gaulle. André me fait remarquer que justement, Charles de Gaulle, on n'en a jamais autant parlé. De Macron à Mélenchon, il semble être devenu la boussole. C'est étonnant quand même comme le passage à la postérité érode le regard critique. Le nom du nouveau Premier ministre, Édouard Philippe, a été annoncé hier soir.

Nous reprenons donc le RER pour une station, celle de Charles-de-Gaulle 1 qui dessert directement le terminal 3, celui des vols *low cost*, le centre d'affaires Roissypole et le terminal 1 par le CDG val. Le terminal 1, dessiné par l'architecte Paul Andreu, qui a aussi réalisé le deuxième aéroport et les gares RER et TGV, est le premier à avoir été livré en 1974; il était alors considéré comme un bâtiment futuriste. Depuis, l'aéroport n'a cessé de grandir, d'étendre ses zones de service et de manger les terres agricoles. Sur la carte, c'est une grande tache jaune frôlée à l'ouest par la Francilienne, coupée par l'autoroute du Nord, l'A1, et fermée à l'est par l'ancienne nationale 2, devenue sur ce tronçon une départementale, sans compter la ligne TGV. L'aéroport de Roissy semble comme une butée de l'urbanisation au-delà de laquelle les petites taches jaunes des villes et des villages apparaissent discontinues et fragmentées.

Nous avons convenu de nous promener sur ces pourtours et, pour commencer, de prendre un bus pour le village du Thillay où j'ai

réservé hier soir des chambres par Internet, au *Celtic*, un petit hôtel de treize chambres, histoire d'éviter les grandes chaînes. Le Thillay n'est pas dans la tache jaune de l'aéroport mais juste à côté, à une distance qui peut se parcourir à pied. C'est un bourg de cette Plaine de France qui fut longtemps le grenier de Paris mais aussi l'entrée de la capitale, terre d'invasions, d'occupations et de retraites, des guerres de l'Empire à celle de 1870, puis aux deux guerres mondiales.

À la sortie de la station Charles-de-Gaulle 1, l'escalator nous projette dans le monde de Roissypole, ses bureaux et hôtels modernes, Hilton, Mercure, Pullman, Ibis, Novotel, des cubes, des parallélépipèdes, tous différents et tous pareils. Il fait beau, ciel bleu et pelouse verte, paysage dessiné au cordeau, architecture de verre et de béton, courbes des talus. André a dans la tête des images américaines d'avions, de nœuds d'autoroute, de bretelles qui se croisent et se superposent. Ici, il n'est pas déçu. À peine sorti de la station, il nous entraîne vers les limites de l'aéroport pour photographier frénétiquement les avions qui décollent, les pistes, routes et autoroutes entrelacées, les ponts derrière lesquels on peut entrevoir les décollages : trajectoire de l'avion dans le ciel bleu, herbe verte, autoroute... mais ce sera sans couleurs et sans bruit. Et de ces photos, vous n'aurez que mes commentaires.

Sur un talus, un ouvrier tond la pelouse et aspire l'herbe coupée. Un ouvrier noir, dans ce décor de magazine de compagnie aérienne, le personnage habituellement absent des photos mais qui, tous les matins, astique le paysage pour les voyageurs pressés vers leur hôtel ou leur avion, qui eux, ne le voient pas. Avec un sourire mi-interrogateur mi-narquois, il accepte d'être photographié, mais il nous fait comprendre qu'il n'a pas le temps de parler et il reprend son travail dans le vrombissement sourd de sa machine. Première question à la lecture de mes notes et à l'écriture de ce récit. J'ai écrit un ouvrier « noir » et j'écrirai sans doute plus loin « blanc », « arabe », « asiatique ». Faut-il qualifier ainsi les gens en fonction de leur couleur de peau, de leur origine ou présupposée origine ? En République, les couleurs sont invisibles, c'est bien connu. Mais voilà, je suis une femme blanche, sociologue, qui voyage dans un territoire où les inégalités se lisent aussi à travers

les origines et la couleur de peau. Alors dois-je faire comme si je ne voyais rien au nom d'un universalisme de principe ? De cet ouvrier, je sais seulement qu'il fait un travail d'entretien et qu'il est noir, ce qui n'est pas un hasard tant les origines ethno-raciales se conjuguent aujourd'hui en France avec la situation sociale. Je ferai beaucoup de rencontres au long de ce voyage, que je décrirai en fonction de ce que je sais, de ce que mon regard a saisi, a interprété en passant. François Maspero s'est-il aussi interrogé en écrivant ? Il parle lui aussi de Noirs ou d'Africains, mais jamais de Blancs. Il faut dire qu'il y a trente ans, les débats sur les minorités visibles, comme disent les Québécois, ne se posaient pas de la même façon dans la conscience française. Je ne me serais à l'époque jamais présentée comme une Blanche tant être blanc représentait la norme, une norme impensée. C'est le « privilège de l'innocence de sa couleur de peau » évoqué par l'une des femmes noires filmées par Amandine Gay dans son documentaire *Ouvrir la voix*, sorti en 2017.

*



La station Charles-de-Gaulle 1, c'est aussi le départ pour le Parc Astérix, qui essaie de concurrencer Disneyland. Ce matin, il n'y a pas de clients et le petit parallélépipède de la station est vide. À l'extérieur, un homme est allongé à même le sol, il a enlevé ses chaussures et dort, épuisé.

Quelques mètres plus loin, la gare routière aligne ses voies parallèles et ses rangées d'arrêts de bus. Nous trouvons le bus 95-02 qui va jusqu'à Sarcelles et Saint-Brice. Vérification sur le panneau, il s'arrête bien au Thillay. Ici, ce n'est plus la RATP qui gère les transports publics, c'est une entreprise privée, Kéolis, signe que nous avons atteint les franges de la grande banlieue. Montent avec nous des habitués qui rentrent chez eux après une nuit ou une matinée de travail – c'est du moins ainsi que j'interprète la fatigue des visages ; la plupart sont maghrébins ou noirs, comme le chauffeur et les deux assistants qui l'accompagnent. Il est 11 heures, ambiance tranquille d'un mardi matin en dehors de l'agitation de l'aéroport. Le bus traverse le village de Roissy, puis il fonce sur une voie rapide, droit à travers champs. À l'entrée du bourg du Thillay, la route se resserre ; le bus nous dépose avec quelques passagers.

Au croisement de la rue principale, dite rue de Paris, et de la rue de l'École, voici *Le Celtic*, un ancien relais où se sont arrêtés les grands maréchaux au cours des campagnes militaires de Bonaparte, nous expliquera le patron. Deux chambres sous les combles nous attendent au second étage : mobilier en bois, confort d'une vieille maison, planchers qui craquent et téléviseur trônant sur une table en face du lit. Voilà, nous y sommes, le voyage a commencé. Partageant une espèce de frénésie, nos sacs à peine déposés dans nos chambres, nos grosses clés accrochées sur le tableau derrière le comptoir de la réception, nous repartons tout de suite. C'est l'heure du déjeuner : nous snobons le restaurant du *Celtic* où sont attablés des chefs d'entreprise en chemise et cravate, la veste posée sur le dossier de la chaise. Sur la terrasse à l'arrière, de larges barbecues grillent des magrets de canard à l'odeur pourtant bien alléchante. De l'autre côté du carrefour, à côté d'une boucherie halal, d'une pizzeria et d'un kebab, quelques



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 141895 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE